

OCÉANIE

OU

CINQUIÈME PARTIE DU MONDE.

REVUE GÉOGRAPHIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE

DE LA MALAISIE, DE LA MICRONÉSIE, DE LA POLYNÉSIE
ET DE LA MÉLANÉSIE ;

OFFRANT LES RÉSULTATS DES VOYAGES ET DES DÉCOUVERTES DE L'AUTEUR ET DE SES
DEVANCIERS, AINSI QUE SES NOUVELLES CLASSIFICATIONS ET DIVISIONS DE CONTRÉES,

PAR

M. G. L. DOMENY DE RIENZI,

VOYAGEUR EN OCÉANIE, EN ORIENT, ETC., ETC., MEMBRE DE PLUSIEURS ACADEMIES
DE FRANCE ET D'ITALIE, DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES
DE PARIS ET DE BOMBAY (INDE), ETC., ETC.

« Cherchez la science et la vérité, fussiez-vous ne la trouver
« qu'à l'extrémité du monde. »

MOHAMMED.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, N° 56.

1843.

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COSTUMES, ETC.

OCÉANIE,

OU

CINQUIÈME PARTIE DU MONDE.

PAR G. L. DOMENY DE RIENZI,

VOYAGEUR EN OCÉANIE, EN ORIENT, ETC., ETC.; MEMBRE DE PLUSIEURS ACADEMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES DE FRANCE, D'ITALIE ET DES INDES; ETC., ETC.

MONUMENTS SINGULIERS DE L'ILE TINIAN.

DANS la relation du Voyage autour du monde, exécuté en 1741 par l'amiral anglais Georges Anson, il est rapporté ce qui suit :

« En divers endroits de l'île Tinian, on trouve des ruines qui prouvent évidemment que le pays doit avoir été fort peuplé. Ces ruines consistent presque toutes en deux rangs de piliers, de figure pyramidale, et ayant pour base un carré. Ces piliers sont éloignés l'un de l'autre à la distance d'environ six pieds, et le double de cet espace sépare ordinairement les rangs; la base des piliers a autour de cinq pieds en carré, et leur hauteur est d'environ treize pieds : sur le sommet de chaque pilier est placé un demi-globe, la surface plate en dessus; les piliers et les demi-globes sont de sable et de pierres cimentés ensemble, et couverts de plâtre (voy. pl. 85). En supposant la vérité du récit que nos prisonniers nous firent touchant ces restes de bâtiments,

l'île doit avoir été fort peuplée; car, suivant eux, ces piliers avaient appartenu à des monastères d'Indiens; et la chose nous parut d'autant plus vraisemblable, qu'on trouve parmi les païens plusieurs institutions de ce genre. Quand même ces ruines seraient des restes de maisons ordinaires des habitants, il faut que le nombre de ces derniers ait été très-grand, toute l'île étant presque parsemée de ces piliers. »

Le récit que ces insulaires des Mariannes firent à Anson mérite d'être pris en considération. Les Hindous qui ont colonisé Java, Soumâdra, Bali, et élevé des monuments dans ces îles, et qui en ont fait autant, selon nous, à Singhapoura, Bornéo, Célèbes et autres îles de l'Océanie occidentale, ont fort bien pu s'étendre jusqu'aux Mariannes.

On a souvent douté de la vérité d'Anson, parce que Tinian est privée de sa riche végétation, de son bétail et de ses habitants, et que le capitaine Byron a décrié cette île, autant qu'Anson l'avait exaltée. Cependant nous sommes loin de suspecter la bonne

DES MARINS RÉVOLTÉS DU NAVIRE LE BOUNTY

(extrait du récit de Domeny de Rienzy 1843 de la page 261 à 271)

Le gouvernement anglais conçut, en 1787, le projet de procurer à quelques-unes de ses colonies d'Amérique l'arbre à pain, ainsi que d'autres fruits et productions utiles de la mer du Sud. Au mois d'août de la même année, M. William Bligh, lieutenant de vaisseau, fut nommé au commandement du navire le Bounty, de 45 tonneaux, portant quatre canons de six, quatre pierriers et quarante-six hommes d'équipage, compris le capitaine. Il partit d'Angleterre au mois de décembre suivant, et arriva à Taïti le 26 octobre 1788. Après avoir séjourné près de six mois dans cette île délicieuse, y avoir rassemblé et embarqué dans le meilleur état tous les plants d'arbre à pain et autres qu'il pouvait désirer, Bligh appareilla, le 4 avril., dans le plus grand ordre, son équipage en parfaite santé, bien pourvu et remplissant son service avec cette exacte subordination dont nous avons été témoins sur les vaisseaux de guerre anglais. Vingt-quatre jours après le départ de Taïti, la moitié de l'équipage se révolte contre son capitaine, soutenu, mais sans succès, par l'autre moitié. Ce complot, tramé et mûri dans le secret le plus absolu, par des hommes qui mangeaient, dormaient et faisaient le service avec ceux dont ils méditaient de se défaire, est mis à exécution le 28 avril 1789. Dix-huit hommes et le capitaine sont embarqués de force dans une chaloupe de vingt-deux pieds de longueur qu'on lance à l'abandon, et en dérive dans cette vaste mer, avec cent cinquante livres de biscuit pour toute nourriture. Alors s'opère en navigation un prodige de soumission de la part de l'équipage, de courage et de capacité de la part du chef, et de bonheur pour tous. Ils arrivent à Timor sans perdre un seul homme, après avoir, en quarante-huit jours, parcouru douze cent six lieues marines. Pendant que la partie fidèle de l'équipage du Bounty terminait sa miraculeuse traversée, et rentrait sur une terre à demi-civilisée, que devenaient les révoltés, et quelles devaient être les suites d'une si étrange et si criminelle résolution? C'est ce que nous apprendrons du récit du capitaine Beechey, commandant le bâtiment de S. M. B., le Blossom, pendant les années 1825, 1826, 1827 et 1828, quarante ans après l'événement; Beechey, le seul homme qui ait survécu à ses compagnons du Bounty : «L'intérêt qu'excita l'annonce que l'on apercevait du haut des mâts du Blossom l'île de Pitcairn, amena tout le monde sur le pont, et donna lieu à une suite de réflexions qui accrurent l'envie que nous avions de communiquer le plus tôt possible avec ses habitants, de voir et de partager les plaisirs de leur petite société, et de connaître d'eux toutes les particularités relatives au sort du Bounty; mais l'approche de la nuit nous força de remettre au lendemain l'accomplissement de nos désirs. Nous longeâmes alors le côté de l'île, reconnu et sondé par le capitaine Carteret, avec l'espoir d'y mouiller; dans cette position nous eûmes la satisfaction d'apercevoir un bateau à la voile, se dirigeant sur nous. Au premier abord, l'équipement complet de cette embarcation nous fit douter qu'elle fût la propriété des insulaires, et nous en conclûmes qu'elle devait appartenir à l'un des bâtiments baleiniers de la côte opposée; mais bientôt nous fûmes agréablement surpris par la singulière composition de son équipage. C'était le vieil Adams et tous les jeunes

hommes de l'île. «Les insulaires, avant de nous aborder, s'informèrent s'ils pouvaient être admis. Cette permission accordée, ils s'élançèrent à bord et serrèrent la main à chaque officier avec des sentiments non déguisés de bonheur et de « Le vieil Adams, moins lesté que SOS compagnons, ne parvint à bord que le dernier. C'était un homme de soixante-cinq ans, d'une force et d'une activité rares à cet âge, malgré l'inconvénient d'une corpulence énorme. Il portait une chemise de matelot, une culotte, un chapeau bas de forme, qu'il tenait continuellement à la main jusqu'à ce qu'on désirât qu'il se couvrit. Il conservait, malgré tout, les manières d'un marin, inclinant la tête légèrement, toutes les fois qu'un officier lui adressait la parole. « C'était la première fois, depuis l'époque de la révolte, qu'il se trouvait à bord d'un bâtiment de guerre, et c'est ce qui produisait chez lui une espèce d'embarras, qui était encore augmenté par le souvenir des scènes relatives à l'enlèvement du Bounty, et par la familiarité avec laquelle l'entretenaient des personnes auxquelles il avait été accoutumé d'obéir. Il n'était d'ailleurs troublé par aucune appréhension pour sa sûreté personnelle. Il avait reçu trop d'assurances des bons sentiments tant du gouvernement britannique, que de beaucoup d'autres personnes, pour entretenir la moindre crainte à ce sujet, et comme chacun tâchait de le calmer et de le mettre à son aise, il revint bientôt à son état naturel. «Les jeunes insulaires, au nombre de dix, étaient de haute taille, robustes et de bonne santé, et l'apparence d'un bon naturel répandue sur toute leur personne leur aurait procuré partout une réception amicale; la simplicité de leurs manières et la crainte de faire quelque chose qui ne fût pas convenable auraient éloigné toute idée d'offense de leur part. Sans connaissance du monde, ils adressèrent diverses questions qui n'auraient dû être faites qu'à des personnes qui auraient été dans leur intimité, ou qui ne les auraient quittés que depuis peu de temps, plutôt qu'à des étrangers. Ils nous demandèrent des nouvelles de bâtiments et de gens; dont nous n'avions jamais entendu parler. Leurs costumes, qui provenaient de présents faits par des capitaines et des équipages de bâtiments marchands formaient une caricature complète. Quelques-uns d'eux n'avaient pour tout vêtement qu'un long habit noir et une culotte, d'autres des chemises sans habits, d'autres enfin des gilets seulement; aucun d'eux n'avait ni souliers, ni bas, et deux seulement possédaient des chapeaux, qui, d'après leur état, ne devaient pas leur durer longtemps. «Ils étaient aussi curieux de connaître de nous les détails du navire que nous l'étions d'apprendre d'eux l'état de la colonie et les particularités relatives au sort des révoltés qui s'étaient établis sur l'île, ce qui avait été raconté de diverses manières par les différents visiteurs. Mais ce que nous souhaitions avant tout, c'était d'obtenir la relation de ces circonstances d'Adams lui-même, et rien ne nous semblait plus intéressant que de tenir ce récit d'un des acteurs qui se considérait maintenant comme exempt des peines encourues précédemment par son crime.» Pour rendre sa narration plus complète, Beechey y a ajouté des faits qui sont venus à sa connaissance par l'intermédiaire d'habitants qui les tenaient de leurs parents, et dont nous allons donner le résumé. Pendant la durée du voyage du Bounty d'Angleterre à Taïti, le lieutenant Bligh avait eu des mésintelligences répétées avec ses officiers, et l'équipage, en général, eut de justes raisons de se plaindre de lui. Cependant, quels qu'aient été les sentiments des officiers à son égard, il n'existait pourtant pas un réel mécontentement parmi l'équipage, et bien moins l'idée de se porter à aucune violence contre leur commandant. On doit

pourtant ajouter que les officiers avaient plus de motifs de plaintes que les matelots, spécialement le maître et M. Christian. Ce dernier était un protégé du lieutenant Bligh, et malheureusement lui avait quelques obligations pécuniaires. Toutes les fois que des différends avaient lieu entre eux, Bligh lui rappelait ces obligations. Christian, excessivement irrité du blâme continuel dont il était l'objet, ainsi que les autres officiers, ne pouvait endurer qu'avec beaucoup de peine ce surcroît de reproches, et, dans un moment d'irritation, il déclara à son commandant que tôt ou tard le jour de rendre ses comptes arriverait.

La veille du jour de la révolte, Bligh avait eu avec ses officiers une querelle insignifiante dans ses motifs, mais devenue grave par l'irritation et la chaleur qu'on y avait apportée. Ce fut sur Christian que tomba tout le poids du mécontentement du lieutenant. Christian avait ressenti trop amèrement les injures qu'il avait reçues, pour les oublier. Le 28 avril 1789, pendant une nuit magnifique, entre les belles nuits que le navigateur contemple avec admiration sous le ciel des tropiques, Christian se mit à repasser dans son cœur toutes les souffrances morales dont il avait été abreuvé; puis il songea à ses amours de Taïti, et, entraîné par cette méditation silencieuse, exagérant peut-être encore sa position et les illusions de l'avenir qui pouvait lui être réservé, il perdit in-sensiblement le désir de retourner dans sa patrie, et songea, quels que fussent les dangers et l'extravagance d'un tel plan, à fuir sur un radeau, et à essayer de gagner l'île Tofoo, l'une des îles des Amis, au sud de laquelle naviguait alors le *Bounty*, afin de regagner l'Angleterre. Il avait déjà pris toutes les mesures pour mettre son projet à exécution, lorsqu'un jeune officier, qui depuis a péri sur la *Pandore*, et à qui il avait confié son secret, chercha à l'en dissuader, et lui fit entrevoir une ré-volte comme un moyen plus sûr et plus facile. L'esprit hasardeux de Christian adopta ce plan; résolu, s'il échouait, à se précipiter à la mer, et, pour s'ôter toute chance de salut, il s'attacha au cou un plomb de sonde qu'il cacha dans ses vêtements. Après avoir préalablement disposé Quintal en faveur d'une entreprise qui rendrait à celui-ci ses amours et le bonheur dont il avait joui à Taïti, Christian lui confia ses intentions; ce matelot refusa sa participation à une tentative dont les chances lui paraissaient trop dangereuses. Christian ayant insisté, en lui reprochant sa lâcheté et lui montrant le plomb suspendu à son cou pour preuve de sa résolution, Quintal l'engagea à sonder d'autres personnes de l'équipage, afin de savoir à quoi s'en tenir sur les probabilités d'une réussite, et lui désigna d'abord Isaac Martin, qui se trouvait près de lui. Martin répondit qu'il était prêt, et que c'était la meilleure chose à faire. Le succès de ce début encouragea Christian; il continua ses propositions à tous les hommes de quart, et avant le jour, la plus grande partie de l'équipage était à sa disposition.

Adams dormait dans son hamac, lorsque Summer, un des matelots, vint lui confier à l'oreille que Christian allait s'emparer du navire et mettre le capitaine et le maître à terre. En entendant ceci, Adams se rendit sur le pont, où il trouva tout en confusion. Ne voulant pas participer à cette affaire, il retourna à son hamac, et resta couché; mais, apercevant Christian au coffre des armes, en distribuer à tous ceux qui en demandaient, et appréhendant de se trouver du parti le plus faible, il changea d'opinion, et demanda un coutelas.

Tous les partisans qu'avait réunis Christian étant prêts, il assigna à chacun sa tâche. Lui et le capitaine d'armes saisirent Bligh, lui lièrent les mains derrière le dos et

l'attachèrent près de l'habacle, malgré les reproches qu'il leur adressa sur leur conduite; ils lui répondirent même en l'insultant et en lui appliquant un coup de plat de sabre. Et comme il accusait Christian d'ingratitude, en lui rappelant les services qu'il lui avait rendus, et l'engageant à se souvenir qu'il avait une femme et des enfants, Christian lui répliqua sèchement qu'il eût dû les avoir plus tôt à sa pensée. D'un autre côté, Adams et d'autres révoltés s'étaient emparés des officiers, et leur avaient rendu la liberté, aussitôt après qu'on se fût rendu maître du lieutenant. Alors le maître, qui pourtant avait de graves griefs contre le despotisme de son commandant, dont il avait eu le privilège de subir la sévérité plus qu'aucun autre officier, avait essayé de se rallier un parti pour ressaisir le navire; mais on l'avait prévenu vivement et la force l'ayant emporté, on l'avait fait descendre comme prisonnier.

A peine la révolte consommée, les révoltés devaient déjà se disputer entre eux. Ils étaient convenus d'abandonner les vaincus à la merci des flots; à cet effet, les uns voulaient qu'on leur donnât le cutter, d'autres penchaient pour la chaloupe. Celle-ci avant réuni un plus grand assentiment allait être mise à la mer; mais Martin, craignant que cette embarcation ne donnât aux officiers le moyen de regagner leur patrie, et que, par suite, on se mît à la recherche des révoltés, manifesta une vive opposition contre cette imprudente concession. Ses camarades, se déliant de lui, lui retirèrent alors la garde du lieutenant et le remplacèrent par Adams, auquel Bligh ayant reproché de se trouver aussi parmi ses ennemis, il répondit qu'il n'avait fait qu'agir comme les autres.

Cependant la chaloupe avait été mise à l'eau, et tous les officiers qui étaient demeurés fidèles à leur commandant furent obligés de s'y embarquer; on leur accorda une petite pièce d'eau, cent cinquante livres de biscuit, une petite quantité de rhum et de vin, un octant, un compas, quelques lignes de pêche, des cordes, du fil à voile, de la toile et divers objets qui pouvaient leur être indispensables dans leur position. On y fit descendre ensuite le commandant. Celui-ci ayant demandé aux révoltés qu'outre les provisions accordées, on lui donnât quelques mousquets pour leur défense commune en cas de besoin, on refusa en partie, et on se contenta de jeter quelques coutelas aux hommes de la chaloupe. Bientôt le navire se trouvant à deux lieues de Tofoo, on coupa l'amarre de la chaloupe, et tous les révoltés s'écrièrent unanimement : A Taïti! à Taïti! Ainsi donc, dans la chaloupe étaient dix-neuf personnes : le lieutenant, le maître, le chirurgien, le second maître, le botaniste, trois officiers brevetés, l'agent comptable et huit matelots; sur le Bounty se trouvait l'élite de l'équipage : Christian, qui était chargé du commandement, les aspirants de marine Haywood, Young, Stewart, le capitaine d'armes, l'armurier et le charpentier, qu'on avait forcés de rester malgré eux, parce qu'on pouvait avoir besoin de leurs services; l'agent comptable, le jardinier et le reste des matelots : parmi ceux-ci Martin, qui avait voulu partir sur la chaloupe, et qui en fut empêché par Quintal, le mousquet en joue. Ainsi qu'on le voit, si l'on tirait la conséquence de la force numérique des révoltés et des vaincus, on s'étonnerait du succès de la conspiration; mais le projet avait été trop bien ourdi par Christian; les hommes qu'il avait réunis étaient trop habilement choisis, pour qu'il échouât.

On sait quel fut le sort de Bligh et de ses compagnons. Le navire, après avoir gouverné pendant quelque temps à l'ouest nord-ouest, afin de tromper l'équipage de la

chaloupe sur la route qu'il voulait prendre, gouverna sur Taïti aussitôt que le vent le permit. Après avoir éprouvé pendant quelques jours des difficultés pour s'y rendre, les révoltés se dirigèrent sur Tobouai, petite île éloignée d'à peu près trois cent milles dans le sud de l'endroit où ils se trouvaient. Ils tentèrent vainement de s'y établir, les naturels leur disputèrent le terrain pied à pied. Cependant, espérant d'y revenir fonder un établissement, en faisant comprendre aux indigènes leurs intentions pacifiques, ils se dirigèrent sur Taïti pour y prendre des interprètes. Après huit jours de traversée, ils arrivèrent dans cette île, où ils furent reçus avec une grande bonté par leurs anciens amis. Christian et ses compagnons leur contèrent une histoire pour ôter tout soupçon de leur révolte; ils leur dirent que le lieutenant Bligh, ayant rencontré une île convenable pour former un établissement, y était débarqué avec les autres personnes de l'équipage, et les avait envoyés avec le navire pour se procurer des animaux vivants, ainsi que tout ce qui pourrait être utile à la nouvelle colonie, et pour amener aussi avec eux les insulaires de Taïti qui voudraient les y accompagner.

Leur conte eut un plein succès; on leur donna tout ce dont ils avaient besoin; ils obtinrent même une vache et un taureau, les deux seuls animaux de cette espèce qui se trouvassent dans l'île, et qui avaient été confiés aux soins des chefs de Taïti; des hommes et des femmes indigènes consentirent à les accompagner vers le prétendu établissement dont ils avaient parlé.

Pleins d'espoir alors que les explications de leurs interprètes pourraient enfin faciliter leur séjour dans Tobouai, et munis de tout ce qui leur était nécessaire, ils se dirigèrent vers cette île pour la seconde fois. Leur nouvelle tentative ne fut guère plus heureuse que la première; car les naturels, contre les attaques desquels ils avaient cru devoir se protéger à tout hasard, en élevant un fort entouré d'un fossé, s'imaginant que ce fossé était destiné à les enterrer, conçurent le projet de tomber sur eux à l'improviste, et les révoltés eussent sans cloute infailliblement péri, si un de leurs interprètes n'eût découvert ce terrible projet, et ne leur en eût donné avis. Ils prévinrent eux-mêmes les naturels en prenant l'offensive. Le lendemain, ils les attaquèrent, et, en ayant tué ou blessé quelques-uns, les repoussèrent dans l'intérieur de l'île.

De grands dissentiments s'élevèrent alors parmi l'équipage du Bounty. Les uns voulaient abandonner le fort et retourner à Taïti, d'autres se rendre aux îles Nouka-Hiva; mais la majorité fut d'avis pour le moment d'accomplir ce qu'ils avaient commencé, et par conséquent de rester à Tobouai. A la fin, continuellement harcelés par les naturels, et contre les intentions de Christian, qui leur démontrait toute la folie de cette résolution, et les malheurs qui pourraient s'ensuivre, ils se décidèrent à retourner à Taïti, où ils furent reçus avec les mêmes preuves d'amitié que dans leur dernière visite.

La plupart voulurent rester dans cette île; mais presque tous ceux qui prirent cette résolution furent enlevés plus tard par le bâtiment anglais la Flore, qui avait été envoyé pour cet objet, aussitôt après le retour du lieutenant Bligh en Angleterre, condamnés par une cour martiale, et exécutés. Les autres, à savoir Young, Browns, Mills, Williams, Quintal, Mac-Coy, Martin et Christian, n'étaient restés que vingt-quatre heures à Taïti. Après avoir partagé également les ustensiles, les provisions, etc., leurs compagnons leur avaient concédé le navire. Alors, selon l'avis de Christian, ils songèrent à se diriger dans quelque île inhabitée, pour y former un établissement

permanent, et éviter la peine due à leur rébellion. Ils invitèrent plusieurs femmes de Taïti à bord du navire, pour prendre congé d'elles; puis ils coupèrent les câbles et les emmenèrent avec eux et les Taïtiens qui avaient consenti à les suivre.

ETABLISSEMENT DES RÉVOLTÉS DANS L'ILE PITCAIRN

Ayant choisi Pitcairn pour le lieu de leur exil éternel, Christian dirigea le Bounty vers cette île, où ils arrivèrent en quelques jours. Après avoir exploré les lieux, ils trouvèrent cette terre propice à leur projet, tant à cause de sa position avantageuse, en cas qu'ils fussent attaqués, qu'à cause du sol et des objets nécessaires à la vie qu'on pouvait s'y procurer. Ils amenèrent et mouillèrent le bâtiment au nord de l'île dans une petite baie, qui fut nommée Bounty-Bay,, débarquèrent tout ce qui pouvait leur être utile, et, le 23 janvier 1790, ils démolirent le navire et y mirent le feu, de crainte qu'on ne découvrit leur asile.

Cependant ils conçurent quelques craintes d'être attaqués par les indigènes au moment où ils s'y attendraient le moins, en trouvant quelques images grossièrement sculptées non loin du lieu où avait été brûlé le Bounty. Mais aucune autre trace d'habitants ne s'étant présentée de nouveau, ils se rassurèrent peu à peu et continuèrent de s'occuper exclusivement de leur établissement à Pitcairn. Ils fondèrent un village dans un lieu de l'île éloigné du rivage, et masqué par une masse de bois à la vue des navires qui viendraient à passer en vue; toutes les précautions furent prises pour que rien ne découvrit leur retraite. Ils employèrent les voiles du Bounty pour la construction des tentes et la confection de leurs vêtements. Dans tous ces travaux, ils s'étaient fait aider par les indigènes, bien qu'à leur arrivée ils se fussent partagé le terrain par égales portions, à l'exclusion de ces pauvres Taitiens, leurs soi-disant amis, dont ils firent leurs esclaves. Ceux-ci supportèrent même l'injustice commise à leur égard, et le joug qu'on leur imposait, sans donner aucune marque de mécontentement.

La patience est souvent regardée comme lâcheté; aussi abusa-t-on de nouveau de celle des Taïtiens, et les poussa-t-on à la vengeance. Au moment où la colonie naissante semblait jouir d'une certaine prospérité, bien au dessus même de ses espérances, Williams, ayant eu le malheur de perdre sa femme, tombée dans un précipice en cherchant des oiseaux, deux mois après l'arrivée dans l'île, exigea qu'on lui remplaçât sa compagne, et menaça de quitter l'île sur une des embarcations du Bounty, si on le refusait. Les révoltés, qui sentaient l'importance des services que leur rendait un armurier, cédant à ses prétentions obstinées aux dépens de leurs esclaves, forcèrent Talalou, l'un des Taïtiens, à lui abandonner sa femme. Indignés de cette nouvelle injustice, les Polynésiens firent cause commune, et se concertèrent pour massacrer leurs oppresseurs; heureusement les Européens furent prévenus à temps par les femmes qui avaient été imprudemment mises dans le secret du complot, et qui le leur firent soupçonner par une chanson dont les paroles étaient : Pourquoi homme noir aiguiser sa hache? Pour tuer homme blanc. Les insulaires, se voyant découverts, demandèrent leur pardon, et l'achetèrent par la mort de leurs deux principaux complices.

Ohou, qui, après avoir su que Christian était informé du terrible dessein conçu contre les Européens, n'avait pas craint d'y persister, fut lâchement livré et assassiné par son

neveu; et Talalou fut assassiné par sa propre femme dont il avait voulu venger l'injure, après avoir inutilement cherché à se faire périr par le poison.

Ce plan, ainsi tristement avorté, un autre lui succéda pourtant deux ans après; et cette fois il ne fut que trop malheureusement mis à exécution. Poussés à bout par leurs injustes et tyranniques oppresseurs, et surtout par les mauvais traitements que leur faisaient subir Mac-Coy et Quintal, les insulaires projetèrent le massacre de tous les Européens. Il fut convenu que deux d'entre eux, Timoa et Nehou, se pourvoiraient d'armes à feu, abandonneraient leurs maîtres, se cacheraient ensuite dans les bois et maintiendraient de fréquentes communications avec leurs camarades Tetaheite et Menali, et qu'à jour donné ils attaqueraient et mettraient à mort tous les Anglais, pendant que ceux-ci seraient occupés dans leurs plantations. Tetaheite, pour fortifier son parti, emprunta ce jour-là à son maître un fusil et des munitions, sous prétexte de tuer des cochons qui, à cette époque, étaient devenus sauvages et très nombreux; mais, au lieu de cela, il alla rejoindre ses complices, et tous tombèrent sur Williams qu'ils tuèrent. Christian travaillait dans son champ d'ignames; ils le surprirent aussi, et, aidés de Menali, l'esclave de Mills, ils l'assassinèrent. Ainsi mourut cet homme qui, avec de l'éducation et du mérite, ne devint coupable d'une action criminelle, autant que l'est une révolte, que par l'excessive tyrannie de son commandant.

HISTOIRE DE L'ÉTABLISSEMENT DES RÉVOLTÉS DEPUIS LA MORT DE CHRISTIAN, LEUR CHEF

Les Taïtiens étant parvenus, sous un prétexte, à éloigner Mac-Coy de Mills, ils continuèrent l'exécution de leur horrible projet de vengeance. Mills, victime de sa confiance en son esclave, dont il avait fait son ami, ne fut pas épargné. Mac-Coy, ayant échappé à leurs coups, rejoignit Quintal, qui déjà connaissait les résultats de la conspiration, et avait envoyé sa femme avertir ses compagnons. Martin et Brown furent ensuite assassinés séparément par Menali et Tenina.

Adams que la femme de Quintal avait informé du danger qu'il courait, avait d'abord pu s'échapper, dans les bois; mais, au bout de trois ou quatre heures, croyant tout tranquille, il avait imprudemment regagné son champ d'ignames, pour y prendre des provisions. Il fut découvert par les Taïtiens. Vivement assailli par eux, un coup de mousquet lui passa par l'épaule droite et lui traversa la gorge, et il eut un doigt cassé en parant les coups de crosse de fusil que lui portaient les assassins. Quoique épuisé par ses blessures, il avait ranimé assez de forces pour prendre la fuite, et même dépasser ses ennemis, lorsque ceux-ci, sûrs qu'il leur échapperait alors, lui offrirent de cesser leurs attaques s'il voulait revenir sur ses pas, et tinrent leur promesse. Adams fut porté dans la maison de Christian, où il reçut les soins que demandait sa position. Young, que les femmes aimaient beaucoup, et qui l'avaient dérobé à la fureur de leurs compatriotes, y fut amené également. Quintal et Mac-Coy purent se réfugier dans les montagnes, où ils vécurent des produits de la terre. Ainsi s'était terminée cette fatale journée, par le triomphe des Taïtiens et la mort de cinq de leurs oppresseurs, sur neuf.

Le massacre des hommes blancs fut vengé bientôt par le meurtre des hommes jaunes. Ceux-ci se disputèrent les femmes dont les maris avaient péri. Par suite de cette discussion, Menali, après avoir tué Timao, avait attaqué Tetaheite, qui consolait la femme d'Young de la mort de son fils favori; les femmes étaient intervenues et l'avaient empêché de commettre ce nouveau meurtre. Il rejoignit alors Mac-Coy et Quintal sur les montagnes.

Ces derniers, profitant de cette augmentation de force, défièrent le parti qui leur était opposé, en envoyant une volée de balles au-dessus du village. Les habitants lui envoyèrent alors Adams pour les inviter à revenir, à condition qu'ils tueraient Menali. Menali tomba donc sous leurs coups; cependant ils refusèrent d'accéder à l'invitation faite par Adams, tant qu'il resterait une peau jaune dans le village. Tetaheite et Nehou furent victimes de cette exigence des deux Anglais. Les femmes, qui, d'ailleurs, regrettaient la perte de leurs maris assassinés, avaient déjà comploté la vengeance, même avant le départ de Menali. En conséquence Susan frappa Tetaheite d'un coup de hache pendant qu'il dormait auprès de sa favorite, et Young tua Nehou d'un coup de fusil. Mac-Coy et Quintal ne consentirent encore à revenir qu'à la vue des têtes de ces malheureux. Cet événement eut lieu le 3 octobre 1793.

Ainsi périrent tous les indigènes. Il restait donc maintenant sur l'île Adams, Young, Mac-Coy et Quintal, dix femmes et quelques enfants. Deux mois après cette époque, Young commença un journal manuscrit, qui donne une idée précise de l'état de l'île et

des occupations de ses habitants : on les voit vivre paisiblement ensemble, bâtissant leurs maisons, entourant de haies et cultivant leurs terres, allant à la pêche et attrapant des oiseaux; construisant des trappes pour la destruction des cochons sauvages, qui, à ce moment, étaient nombreux et détruisaient les champs d'ignames. Le seul mécontentement qui se montra fut parmi les femmes, qui vivaient pèle-mêle avec les hommes, et changeaient fréquemment de demeure.

Young, dans son journal, raconte qu'une discussion eut lieu entre les hommes et les femmes; celles-ci refusaient de rendre les crânes des cinq Européens qui avaient été massacrés par les Taïtiens, et s'opposaient à ce qu'on leur donnât la sépulture. Depuis la mort de ceux-ci, et depuis cette discussion, dans laquelle elles furent forcées de céder, elles désiraient vivement quitter l'île. Leurs instances furent même si pressantes, que, le 14 avril 1794, il fallut leur construire un bateau. Comme on manquait de planches et de clous, Jenny, qui, plus tard, resta à Taïti, dans son ardeur, arracha les planches de sa maison, et encouragea, mais sans succès, ses compagnes à suivre son exemple.

Un grand désappointement devait de nouveau aigrir le mécontentement des femmes. Le bateau avait été terminé le 13 août, et lancé le 15; mais, heureusement pour elles, il chavira, et prévint par là le sort funeste qui leur était sans doute réservé, si, malgré leur ignorance de la navigation, elles eussent osé s'abandonner seules à la merci des flots et des vents, sur cette frêle embarcation.

Le 16 août, on creusa une tombe pour les restes des morts; et, le 23 octobre 1794, on célébra dans la maison de Quintal l'anniversaire de la destruction des malheureux Taïtiens.

Les femmes n'avaient cessé de se plaindre de la rigueur que montraient à leur égard Mac-Coy et surtout Quintal, qui avait même proposé de ne jamais jouer ni rire avec les filles, et de ne leur rien donner; elles avaient aussi gardé le souvenir amer de la perte du bateau, auquel s'était rattaché si vivement l'espoir de leur délivrance; elles finirent par comploter le massacre des hommes pendant leur sommeil. Leurs projets furent découverts; on s'empara d'elles, et on les força d'avouer leurs coupables intentions; cependant, cette fois, on leur accorda l'impunité, à condition qu'elles se conduiraient mieux à l'avenir, et de telle sorte qu'elles ne feraient naître aucun soupçon contre elles. Malgré leurs promesses, les hommes crurent devoir prendre les plus grandes précautions. Leurs tristes prévisions se réalisèrent; car, le 30 novembre, ils les virent se réunir contre eux et les attaquer. Oubliant encore cette fois une pareille tentative, oubliant même qu'ils étaient convenus entre eux, en pareille occasion, de faire périr successivement chaque femme dont la conduite laisserait entrevoir des intentions hostiles, ils pardonnèrent de nouveau, et se contentèrent de nouvelles menaces pour l'avenir, en cas de récidive. Les femmes, les voyant déjà inexécutées, n'en tinrent aucun compte, et quelques-unes se cachèrent dans les parties de l'île les moins fréquentées. Les hommes, moins nombreux qu'elles, redoutant quelque attaque subite, furent réduits à se tenir continuellement sur la défensive.

Le 6 mai 1795, ayant terminé la construction d'un bateau commencé deux jours avant, ils se livrèrent à la pêche avec beaucoup de succès, surtout à celle du maquereau. Quelques années se passèrent sans qu'il y ait eu rien de saillant dans l'histoire des habitants de Pitcairn. Les femmes s'étaient réconciliées avec les

hommes, qui les traitaient avec plus d'égards; on se rendait des soins mutuels d'une habitation à l'autre; tous menaient une vie vraiment patriarcale. Un accident seul troubla une fois la monotonie de ce calme heureux et tranquille. Mac-Coy, étant tombé du haut d'un cocotier, s'endommagea grièvement la cuisse, se foula le pied et se blessa au côté. Plusieurs tentatives culinaires et chimiques leur réussirent. Malheureusement l'une d'elles coûta la vie à Mac-Coy. Ils avaient réussi à produire une bouteille d'eau-de-vie avec la racine du ti (*dracaena terminalis*); de fréquentes ivresses en furent la suite. Mac-Coy surtout, plongé dans un affreux délire, se précipita d'un rocher escarpé et se tua. Ce tragique événement profita aux autres habitants : ils résolurent de ne plus toucher aux boissons fermentées.

En 1799, Quintal perdit sa femme, par suite d'une chute faite d'un rocher, en cherchant des œufs d'oiseaux. Il devint de plus en plus mécontent, et quoi-qu'il eût à choisir parmi plusieurs femmes, rien ne pouvait le satisfaire que la possession de celle de l'un de ses compagnons, ne se rappelant plus les malheurs arrivés par suite d'une demande semblable.

L'outrecuidance d'une pareille prétention et l'obstination qu'il apporta dans une demande semblable, lui coûtèrent la vie. Adams et Young ayant refusé de céder, il avoit cherché à les assassiner, et même il les avait menacés de renouveler cette lâche tentative, après avoir échoué dans un premier essai. Ses compagnons ne pouvaient vivre avec l'inquiétude continuelle et les angoisses d'un guet-apens; ils se crurent justifiés d'un meurtre par les menaces de Quintal, et le tuèrent à coups de hache.

Ainsi se termina le funeste destin de sept des instigateurs de la révolte du Bounty.

Christian et Young étaient de familles honorables, et avaient reçu une bonne éducation. Adams en a fait de grands éloges, et a rapporté qu'ils ne manifestèrent jamais le plus léger murmure sur la position dans laquelle ils étaient tombés. Christian feignait d'être heureux aux yeux de ses compagnons; et malgré les circonstances extraordinaires où il se trouva, il sut s'en faire respecter jusqu'à sa mort.

Adams et Young, restés seuls survivants de quinze hommes jaunes ou blancs, débarqués à Pitcairn, tous deux portés aux idées sérieuses, songèrent au repentir. Ils réglèrent le genre de vie de leurs familles dans la voie de la religion, arrêtaient qu'elles assisteraient aux prières du matin et du soir tous les dimanches, et à un service dans l'après-midi, et, de cette manière, ils parvinrent à former leurs enfants et ceux de leurs compagnons à la piété et à la vertu. Young, dont l'éducation avait été très-soignée, était le plus propre à mettre à exécution le projet conçu par lui et Adams; malheureusement il mourut d'un asthme, un an après la mort de Quintal.

HISTOIRE DE LA COLONIE DIRIGÉE PAR ADAMS

Cette perte augmenta la ferveur du repentir d'Adams, et le détermina à se dévouer au salut de tous, dans l'espoir d'expier par là toutes ses fautes. Son projet réformateur ne pouvait avoir lieu dans un moment plus opportun. Dix-neuf enfants existaient maintenant sur l'île; ils étaient âgés de sept à neuf années. Si on les avait laissés suivre leurs propres inclinations, ils auraient pris des habitudes qu'il eût été fort difficile de déraciner. A cet âge où les enfants reçoivent plus facilement la direction qu'on leur donne, Adams vit le succès surpasser ses espérances. Il en fut de même pour la conversion des femmes taïtiennes, qu'il avait considérée avec raison comme de la plus grande influence dans l'accomplissement de ses projets. Les enfants étaient même devenus pressants dans leur désir de connaître l'Écriture sainte, et plus d'une fois le pauvre Adams se trouva embarrassé pour répondre à leurs questions. Aujourd'hui ils forment une société régulière; ils ont d'excellents principes et d'excellentes habitudes, et ils contractent des mariages entre eux. Certes, la conduite coupable d'Adams se trouve assez honorablement réparée par d'aussi heureux résultats, dus, pour la majeure partie, à ses efforts.

En décembre 1825, le total de la population de Pitcairn était de soixante-six individus, dont trente-six mâles. En 1831, cette population était augmentée; les maisons étaient bien tenues, et il y avait une belle école.

Voici ce qu'on lit sur cette intéressante colonie dans le Journal asiatique et les Mémoires de la Société géographique de Londres années 1832 et 1833.

«John Adams, le patriarche de l'île Pitcairn, craignant qu'à une époque future l'eau qui s'y trouvait ne pût suffire aux besoins de la population, dont l'accroissement était très rapide, remit à un capitaine de navire une lettre adressée au gouvernement britannique; il demandait, au nom de tout son monde, à être transporté ailleurs.

« Un des missionnaires des îles de Taïti se trouvait en Angleterre, lorsque cette requête parvint. On le consulta pour qu'il indiquât le lieu le plus convenable pour y déposer les habitants de l'île Pitcairn; il recommanda Taïti, dont il représenta les naturels comme le peuple le plus vertueux du monde.

« En conséquence, des ordres furent expédiés aux autorités de New-South-Wales d'envoyer à Pitcairn des vaisseaux pour y prendre les colons. La Comète et le navire de transport Lucy-Ann partirent de Sidney le 13 octobre 1830, touchèrent à la Nouvelle-Zeeland, puis continuèrent leur voyage. A l'arrivée de ces vaisseaux, les colons semblaient avoir changé d'avis; ils montrèrent naturellement une grande répugnance pour quitter l'île où presque tous étaient nés et avaient été élevés.

«Ils parurent aux équipages comme des hommes dont l'éducation morale et religieuse avait été très soignée; ce qui frappa d'autant plus les marins de la Comète qu'à la Nouvelle-Zeeland, ils avaient observé absolument le contraire; car le plus grand relâchement de mœurs y régnait, et toutes les tentatives des missionnaires pour y répandre de bonnes semences avaient été inutiles.

« Après un court séjour, les deux navires embarquèrent toute la population de l'île, qui se montait à quatre-vingt-sept personnes. Tout ce monde fut heureusement débarqué à Taïti : la reine avait préparé de grandes concessions de terrain pour ces nouveaux venus. On doit se rappeler que les hommes de l'équipage du Bounty, en

partant pour Pitcairn, avaient emmené des femmes de Taïti. Deux d'entre elles revinrent au lieu de leur naissance; leur entrevue avec leurs parents présenta une scène comique.

«Un contrat fut passé avec des habitants de Taïti pour fournir à ceux de Pitcairn des vivres pendant les premiers six mois; mais ces derniers furent tellement dégoûtés par le spectacle de la dépravation des premiers, qu'ils refusèrent de s'en laisser approcher.

« Tout ce que voyaient ces hommes paisibles leur faisait horreur. Dans leur affliction extrême d'avoir été déçus par les faussetés qu'on leur avait débitées sur le caractère moral des Taïtiens, plusieurs tombèrent malades; douze moururent de chagrin, et douze s'embarquèrent sur une petite goélette pour retourner dans leur île. Il en décéda deux dans la traversée. Le reste a été ramené à Pitcairn par un brick américain, après avoir été obligés, pour payer leur passage, de se défaire des couvertures de laine que le gouvernement britannique leur avait données. »

DESCRIPTION DE L'ILE PITCAIRN

Presque dépourvue d'eau, sans aucun port et même sans aucun bon mouillage, elle n'a qu'un triste débarcadère (voy. pl. 140); l'île Pitcairn est d'ailleurs si petite, selon le capitaine Sainderland, qu'elle ne peut suffire à nourrir seulement 400 habitants. On ne pourra jamais y établir un commerce avec les étrangers. Il serait donc fort à propos, aujourd'hui que la population est peu nombreuse, de transporter ailleurs ses habitants; mais ceux-ci sont trop passionnés pour leur pays, et d'ailleurs ont conservé des souvenirs trop défavorables des mœurs et du séjour de Taïti, pour quitter Pitcairn facilement.

Le pays est assez riche; ses paysages sont variés et offrent des beautés pittoresques (voy. pl. 141). On y trouve beaucoup de végétaux, de cochons, de volaille et de poisson.

MOEURS DE SES HABITANTS ACTUELS, FILS DES RÉVOLTÉS

Le capitaine Waldegrave nous apprend dans son journal, qu'en 1830 la population de Pitcairn s'élevait en tout à 79 habitants, dont dix-neuf hommes, vingt et une femmes, trente-six enfants et trois vauriens anglais, dont l'un, nommé Noobs, aspirait à la succession du digne John Adams, comme chef des insulaires. Le respectable Adams était mort en 1829 (voy. son portrait pl. 142). Bien que ceux-ci montrassent beaucoup d'affection pour l'Angleterre, dont ils souhaitaient d'être regardés comme sujets, il était peu probable que les prétentions de Noobs fussent couronnées, parce qu'ils étaient peu disposés à se donner un maître. Dans le cas où ils consentiraient à accepter un supérieur, ils le prendraient parmi eux, et probablement ce chef eût été pris dans la famille de Christian, s'il s'y était trouvé un homme capable. Le capitaine Waldegrave dit que ces insulaires sont épiscopaux décidés.

M. Freemantle, capitaine de navire anglais, vient de visiter Pitcairn dans le mois de janvier 1833; il a rapporté que ses habitants ont un peu perdu de leur simplicité et de leur pureté de caractère, depuis qu'ils sont revenus de Taïti. Il a vivement conseillé d'éloigner de ces insulaires trois déserteurs anglais, hommes corrompus, qui leur ont fait le funeste présent d'une liqueur spiritueuse, distillée de la racine d'une plante, et encouragé ainsi l'ivrognerie, malgré les efforts que faisait pour déraciner ce vice, un Anglais, M. Josué Hill, remplissant à Pitcairn les fonctions de ministre ecclésiastique et de surintendant. Ce pasteur semble être le digne continuateur de l'œuvre d'Adams.

FIN